



HAL
open science

Un homme sans particularités

Pierre Fasula

► **To cite this version:**

| Pierre Fasula. Un homme sans particularités. 2021. hal-03929048

HAL Id: hal-03929048

<https://hal.science/hal-03929048v1>

Submitted on 8 Jan 2023

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Un homme sans particularités

Pierre Fasula

Université Paris 1 Panthéon-Sorbonne

Institut des sciences juridique et philosophique de la Sorbonne

Un homme ordinaire est-il un homme sans particularité? Cette articulation de l'ordinaire et du particulier est une des questions centrales que l'on trouve dans le roman de Robert Musil, *L'Homme sans qualités*, et qui sera l'objet de cette contribution.

Chez les philosophes qui l'ont développée, l'attention à l'ordinaire est attention aux cas particuliers, aux situations ou aux circonstances particulières, le terme d'attention renvoyant aussi à la dimension de l'effort : il s'agit de ne pas passer à côté de ce que ce cas ou ces circonstances ont de particulier. Comme le développe Sandra Laugier, dans un article intitulé de manière significative « La volonté de voir » :

Il nous faut apprendre à voir, à être attentifs ou attentionnés. C'est cette volonté de voir qui définit la perception morale, mais peut-être aussi, comme nous essaierons de le montrer, la dimension ou la texture morale de toute expérience. La capacité à percevoir le détail de la vie ordinaire – saisir « ce qui compte » sur l'arrière-plan de la forme de vie – est un élément central de la compétence morale¹.

Dans cette perspective, la vie morale est attention à l'ordinaire, c'est-à-dire au particulier – ou en tout cas elle devrait l'être – et, de la même manière, la littérature en serait une forme, puisqu'elle décrit des personnages particuliers dans des situations particulières et avec une histoire particulière.

Nous ne reviendrons pas sur cette idée qu'il faudrait évidemment préciser. Nous essaierons plutôt de faire fonctionner cette idée d'une autre manière, sur un autre terrain. Ce qui est notable dans l'attention à ce que l'ordinaire a de particulier, telle qu'on vient de la présenter, c'est qu'elle est avant tout un rapport à des cas, des personnes, des circonstances, et non le rapport d'un individu à lui-même, c'est-à-dire l'attention d'un individu à son cas particulier, à sa ou ses particularités. Si l'on regarde

¹ Sandra Laugier, « La volonté de voir. Éthique et perception morale du sens », dans *Protée*, 36/2, 2008, p. 89.

chez deux représentantes importantes de cette idée, Cora Diamond² et Martha Nussbaum³, on ne trouve rien de tel, rien d'une attention qui soit réflexive. Dans la tradition classique, il faudrait surtout aller voir du côté de Montaigne, ou bien dans ce qui est développé actuellement à propos d'Emerson. Il y a en effet une ligne intéressante qui va de l'estime de soi chez Montaigne à la confiance en soi chez Emerson, lui-même lecteur de Montaigne comme en témoigne le chapitre qu'il lui consacre dans *Representative Men*⁴. Estime de soi et confiance en soi supposent une connaissance de soi qui passe par une attention à soi dans sa particularité.

Pour notre part, nous irons voir du côté de Robert Musil, auteur d'un roman dont le titre, *Der Mann ohne Eigenschaften*, est traduit par *L'Homme sans qualités*⁵, mais pourrait l'être librement par *L'Homme sans particularités*. On peut s'y référer pour deux raisons. D'une part, cela nous place sur le terrain non de l'essai mais du roman, dont on pourra mettre en évidence les vertus propres quant à la thématization de l'attention aux individus ordinaires et à ce qu'ils ont de particulier. D'autre part, ce roman montre la difficulté d'être quelqu'un de particulier ou quelqu'un en particulier. Mieux, ce qu'il montre, c'est un personnage s'interrogeant sur sa ou ses particularités, parce que la question est peut-être plus intéressante encore quand elle est posée à la première personne : en quoi *suis-je* quelqu'un de particulier ou quelqu'un en particulier ? **Se** demande Ulrich.

Rappelons enfin l'argument du roman : le personnage principal, Ulrich, revient dans son pays, à Vienne, après avoir séjourné à l'étranger, et prend congé de sa vie pour se demander comment il doit vivre. Le roman décrit ses difficultés à répondre à cette question. Plus précisément, la première partie du roman est pour l'essentiel une critique des

2 Cora Diamond, *L'esprit réaliste* [1991], trad. E. Halais et J.-Y. Mondon, Paris, PUF, 2004 (notamment « Introduction II », p. 17-53, « Passer à côté de l'aventure, réponse à Martha Nussbaum », p. 417-428, « Se faire une idée de la philosophie morale », p. 495-515), ainsi que *L'importance d'être humain*, trad. E. Halais, Paris, PUF, 2011 (notamment « Perdre ses concepts », p. 133-172, « Différences et distances morales », p. 173-219, « La difficulté de la réalité et la difficulté de la philosophie », p. 271-306).

3 Martha Nussbaum, *La connaissance de l'amour* [1990], trad. S. Chavel, Paris, Le Cerf, 2010 (notamment « Introduction », p. 15-88, « Le discernement de la perception », p. 89-161, « La fêlure dans le cristal : *La Coupe d'or* de James et la littérature comme philosophie morale », p. 191-223, « "Une conscience aiguë et pleinement responsable" : la littérature et l'imagination morale », p. 225-253).

4 Ralph Waldo Emerson, *Essays and Lectures*, New York, Library of America, 1983, p. 690-709.

5 Robert Musil, *L'Homme sans qualités*, t. 1, tr. fr. P. Jaccottet, Paris, Seuil, 1956.

mauvaises solutions données à ce problème, et décrit la situation désespérée d'Ulrich. Dans la deuxième partie, après la mort de son père et la rencontre de sa sœur, Agathe, qui vient s'installer chez lui, quelque chose change dans sa vie, il semble trouver une solution à son problème, qui ne fonctionne pas pourtant pas.

On commencera par examiner dans le détail deux passages du roman, qui semblent mettre en jeu de manière centrale cette difficulté de la particularité pour l'individu ordinaire, puis on en tirera quelques conclusions sur l'attention réflexive au particulier.

N'être pas quelqu'un de particulier

Dans *L'Homme sans qualités*, la difficulté pour Ulrich est d'abord qu'à ses yeux, il n'est pas quelqu'un de particulier. Cela lui pose problème dans la mesure où, pour lui, être quelqu'un, c'est être quelqu'un de particulier, c'est-à-dire de remarquable, d'admirable. Plus précisément, être quelqu'un, ce serait être un grand homme et inversement ne pas être un grand homme, ce serait n'être personne, ne pas être vraiment quelqu'un. Ainsi, ne pas être quelqu'un *de* particulier, c'est ne pas être quelqu'un *en* particulier, mais seulement un homme moyen, un homme comme tout le monde, comme n'importe qui, par conséquent pas vraiment quelqu'un.

Musil décrit cette attitude dans trois chapitres de l'introduction du roman, les chapitres 9, 10 et 11 consacrés au désir d'Ulrich de devenir un grand homme. Ces chapitres montrent deux choses. D'un côté, le fait que ce désir d'être un grand homme a toujours été présent en Ulrich : « Cet homme qui était revenu au pays ne pouvait se rappeler une seule période de sa vie que n'eût pas animée la volonté de devenir un grand homme ; Ulrich semblait être né avec ce désir⁶. » De l'autre, ces chapitres montrent aussi que ce désir est problématique : « Le seul ennui était qu'il ne sût ni comment on devient un grand homme, ni même ce que c'est⁷. » La différence est intéressante. Cela montre non pas qu'au problème de la méthode s'ajoute celui de la définition du grand homme, mais qu'en réalité, ce n'est pas du tout un problème de méthode : Ulrich ne sait même pas ce qu'il désire. Désirer être un grand homme, c'est désirer être quoi ? Chaque chapitre montre alors comment il tente de résoudre ce

6 *Ibid.*, §9, p. 44.

7 *Ibid.*

problème, la question étant en fait légèrement déplacée : être un grand homme, c'est être un grand quoi ?

La première voie qu'il emprunte pour devenir un grand homme, c'est, de manière très classique voire caricaturale, la voie militaire dont le modèle est Napoléon⁸ : le grand homme, c'est celui qui fait l'histoire, c'est le grand conquérant ; Napoléon est un modèle du genre (ou un contre-modèle pour les habitants de l'Empire austro-hongrois) ; c'est donc ce modèle qu'Ulrich adopte alors qu'il est à l'armée. Le problème, c'est que ce désir se heurte à la réalité sociale et historique. Comme tout militaire ambitieux, Ulrich cherche l'aventure, ce qui passe avant tout par la séduction d'une jeune fille de bonne famille. Le père, un puissant financier, ne se laisse évidemment pas faire et se plaint à une de ses connaissances, le ministre de la guerre, d'où une explication entre Ulrich et son colonel. On comprend de manière plus générale dans ce chapitre que l'ordre militaire et social (un porte-étendard comme Ulrich est soumis à un colonel, lui-même soumis au ministre de la guerre, lui-même plus ou moins lié aux puissants) ne se prête pas au désir de devenir un grand homme par la voie militaire : les temps ne sont plus à l'héroïsme militaire.

cap.

La deuxième voie empruntée par Ulrich est celle de l'ingénierie⁹. Il devient ingénieur dans l'espoir de devenir un grand ingénieur, censé se trouver à la pointe de la modernité, bouleversant la technique mais aussi tous les autres aspects de la vie, y compris la manière de traiter les problèmes humains en général. À nouveau, quel est le problème ? L'ingénierie consiste en une activité professionnelle délimitée qui n'a pas cette ambition de bouleverser la vie sous tous ses aspects, mais avant tout la technique : les ingénieurs qu'Ulrich côtoie alors ne sont certainement pas prêts à utiliser leurs audaces pour se révolutionner eux-mêmes en profondeur et à tout point de vue, jusque dans leur manière de penser et leurs sentiments. On comprend dans ce passage que certaines divisions de la vie, notamment celle qui existe entre l'activité professionnelle et la vie privée, ne se prêtent pas au désir d'être un grand homme, sous la forme du grand ingénieur.

La troisième et dernière voie empruntée par Ulrich est celle de la science¹⁰ : devenir un grand homme, c'est devenir un grand scientifique,

8 *Ibid.*

9 *Id.*, §10.

10 *Id.*, §11.

bi l # l
bi l # l

un génie de la science, qui, plus encore que l'ingénieur, bouleversera la vie dans tous ses aspects. D'ailleurs, selon Musil, la science a déjà commencé à le faire, mais encore une fois, quel est le problème? La raison peut sembler légère : la jeunesse semble prête à tout révolutionner, mais, une fois en mesure de réaliser quelque chose, ce désir est oublié, et cela vaut pour les jeunes scientifiques aussi. En réalité, il faut surtout comprendre cette explication en termes sociaux, dans la lignée des remarques sur les ingénieurs : l'entrée dans une profession atténue le désir de bouleverser l'ordre social.

Nous commenterons ces trois chapitres de la manière suivante. Comme on l'a déjà suggéré, l'expression « être un grand homme » ne dit rien, il faut encore poser la question : « être un grand quoi? », puisque sans cela on n'a pas de critère pour identifier ce dont on parle. On peut clarifier ce point en mentionnant deux remarques de Peter Geach. Nous pensons tout d'abord à sa distinction entre adjectifs prédicatifs et adjectifs attributifs¹¹. Dans l'expression « un grand homme », « grand » est un adjectif attributif dans la mesure où l'on ne peut scinder cette expression en « x est grand » et « x est un homme », alors que c'est le cas avec les adjectifs prédicatifs. Autrement dit, on ne peut comprendre le terme « grand » sans faire référence à ce dont il est l'adjectif « homme ». Reste à savoir si l'on sait de quelle grandeur on parle quand on parle d'un « grand homme », et sur ce point une deuxième remarque de Geach est intéressante, même si elle ne concerne initialement que le concept d'identité. Plus précisément, nous pensons à ce que Descombes, dans les *Embarras de l'identité*, suggère d'appeler la « règle de Geach » : « “Le même” est une expression fragmentaire, et n'a pas de sens à moins que nous ne disions ou que nous ne voulions dire “le même X”, la lettre “X” représentant ici un terme général¹² ». Suit alors cette remarque :

Dans cette formulation, il n'y a qu'un détail à changer : un « terme général » ne suffit pas toujours à fournir un critère d'identité (« le même X », car il y a des termes généraux qui ne sont pas *individuatifs*¹³.

Il nous semble que tel est précisément le cas avec le terme général « homme », que « homme » dans « un grand homme » n'individue pas

11 Peter Geach, « Good and Evil », *Analysis*, 17, 1956.

12 Vincent Descombes, *Les embarras de l'identité*, Paris, Gallimard, 2013, p. 89 ; voir Peter Geach, *Mental Acts*, Londres, Routledge, 1960, p. 69.

13 *Ibid.*

Vincent Descombes, les embarras de l'identité, op. cit.

l'expression, *quand bien même ce terme général, ainsi que le note Descombes, est souvent utilisé comme terme individuatif* (par ex. dans « c'est le même homme qui a braqué la banque et grillé le feu rouge »). *Dans la situation qui nous intéresse*, « homme » n'est pas un terme individuatif et demande à être précisé par la mention d'un type d'homme particulier.

Le point est important et il faut le relier au problème d'Ulrich : être quelqu'un de particulier et en particulier. « être un grand homme » est une expression vague, indéterminée, de sorte que désirer être un grand homme c'est désirer quelque chose d'indéterminé, en réalité avoir un désir indéterminé. L'attention d'un individu à sa particularité ne peut être que problématique, confuse, si cette particularité renvoie à une grandeur vague, indéterminée, comme c'est le cas avec « être un grand homme » : à quoi est-il censé être attentif en lui?

En même temps, il est vrai que, dans ces chapitres, ce n'est pas vraiment la situation d'Ulrich, puisque son désir d'être un grand homme est déterminé successivement par la figure de Napoléon, celle de l'ingénieur et celle du scientifique. Le problème est alors différent, mais pas moins important : à chaque fois, l'ordre social, en général mais aussi en tant qu'il gouverne jusqu'à l'articulation entre le professionnel et le privé, ne semble pas se prêter à ce désir d'être un grand homme. Le désir de l'individu d'être quelqu'un de particulier semble voué à l'échec : les circonstances ne semblent pas ou plus s'y prêter.

Reste qu'à partir de là, n'ayant pu devenir quelqu'un de particulier, Ulrich continue à se poser la question de sa particularité : suis-je quelqu'un de particulier? Ai-je des caractéristiques qui font de moi un être particulier? Suis-je même quelqu'un en particulier? À ses yeux, la réponse est négative : il n'a pas réussi à devenir quelqu'un de particulier, rien ne semble faire de lui quelqu'un de particulier, et même rien ne semble le particulariser, le différencier des autres individus. N'étant pas quelqu'un de particulier, il a le sentiment de ne pas être quelqu'un tout court, de ne pas être quelqu'un en particulier.

N'être personne en particulier ou n'être qu'un particulier

C'est ce point que nous aimerions maintenant examiner. D'un côté, Ulrich semble avoir toujours désiré être un grand homme, mais d'un autre côté, il semble aussi avoir toujours été sensible à ce que les statistiques nous disent des hommes, à savoir qu'une bonne partie d'entre eux



n'a rien d'original : d'un point de vue statistique, ils partagent leurs particularités, leurs caractéristiques, ce qui annule leur originalité ou même simplement leur différence¹⁴.

Plutôt que d'exposer à proprement parler cette idée, regardons un des passages où elle se montre, à savoir l'épisode du commissariat au §40 de la première partie du roman. Le §39 s'intitule de manière significative « Un homme sans qualités se compose de qualités sans homme » et le §40 « Un homme a toutes les qualités mais elles lui sont toutes indifférentes ». Ces chapitres portent précisément sur ce qui nous intéresse : le fait pour un individu d'avoir des qualités, des particularités. Notons par ailleurs qu'à ce moment du roman (nous sommes encore au début du roman), Ulrich est rentré à Vienne mais n'a toujours pas trouvé ce qu'il veut faire de sa vie. Son père lui a simplement demandé de se présenter à sa cousine qui, avec le Comte Leinsdorf, a en charge l'anniversaire de l'empereur et cherche un secrétaire pour l'organisation qu'elle a montée et qui a pour nom la grande action patriotique puis l'Action parallèle¹⁵. Ulrich a obéi à son père et rencontré sa cousine, mais n'a pas donné suite : « cette fois, je vais rester là où j'ai été transporté¹⁶ ». Or, au moment où il se dit cela, il assiste à une altercation entre deux bourgeois, qui expriment dans la rue leur accord avec cette organisation, et un ouvrier qui a trop bu, qui lui n'est pas d'accord et s'en prend à eux. La police arrive, Ulrich prend la défense de l'ouvrier qu'on accuse durement alors qu'il est ivre, et la police embarque alors et l'ivrogne et Ulrich. Arrivé au commissariat, ce dernier est interrogé :

L'aider dans cette tâche
 citation [Nom ? Âge ? Profession ? Adresse ? Ulrich fut interrogé.

Il crut être tombé dans une machine qui le démembrait en éléments impersonnels et généraux avant même qu'il eût été seulement question de son innocence ou de sa culpabilité. Son nom, les deux mots les plus pauvres d'idées, mais les plus riches d'émotion de la langue, son nom ici ne disait rien du tout. Ses travaux, qui lui avaient valu l'estime d'un monde qui passe pourtant pour solide, le monde savant, étaient absents de ce monde-ci ; on ne l'interrogea pas une seule fois sur eux. Son visage n'était qu'un signalement ; il avait l'impression

14 La référence sur la question est le livre de Jacques Bouveresse, *Robert Musil. L'homme probable, le hasard, la moyenne et l'escargot de l'histoire*, Paris/Tel-Aviv, Éditions de l'Éclat, 1993.

15 Pour cette raison que l'idée est copiée sur les Allemands qui eux aussi ont prévu de fêter l'anniversaire de leur empereur.

16 Robert Musil, *L'Homme sans qualités*, t. 1, op. cit., §40, p. 195.

de n'avoir jamais pensé jusqu'alors que ses yeux étaient des yeux gris, l'une des quatre paires d'yeux officiellement admises qui se retrouvent en millions d'exemplaires ; ses cheveux étaient blonds, sa taille élevée, son visage ovale, et il n'avait pas de signes particuliers, bien que lui-même fût là-dessus d'un autre avis. À son sentiment, il était grand, large d'épaules, sa cage thoracique était comme une voile gonflée à son mât, et les articulations de son corps prolongeaient ses muscles comme de fins membres d'acier, dès qu'il s'irritait, se querelait ou serrait Bonadea [son amante] contre lui ; en revanche, il était mince, tendre, sombre et souple comme une méduse flottant dans l'eau quand il lisait un livre qui l'empoignait, ou lorsque l'effleurait le souffle du grand amour sans patrie dont il n'avait jamais pu comprendre l'Être-dans-le-monde. C'est pourquoi il demeura capable d'apprécier, même en cet instant, le désenchantement que la statistique faisait subir à sa personne, et la méthode de signalement et de mensuration que le policier lui appliquait l'enthousiasma comme un poème d'amour inventé par Satan. Le plus merveilleux était que la police pût ainsi non seulement disséquer un homme au point qu'il n'en restât plus rien, mais encore à partir de ces éléments dérisoires, le recomposer, le rendre à nouveau distinct des autres et le reconnaître à ses traits. Il suffit pour réussir ce tour qu'intervienne cet impondérable qu'elle appelle le soupçon¹⁷.

Aux yeux d'Ulrich, l'interrogatoire mené par la police, qui commence par une simple demande de renseignements, révèle comme son impersonnalité. Son nom et ses travaux ne disent rien, mais surtout ses caractéristiques, ses particularités physiques renvoient à des catégories impersonnelles : comme tant de millions d'individus, ses yeux sont de telle couleur, de même pour ses cheveux, sa taille, la forme de son visage. Et l'on pourrait continuer avec des caractéristiques sociales et économiques : la profession, le niveau de revenu, etc. Cela s'oppose au sentiment qu'il a de lui-même et que tout individu a de lui-même, et qui au passage est variable suivant les circonstances. En même temps, il est vrai qu'aux yeux de la police, Ulrich reste un individu, elle le distingue des autres individus, puisque c'est lui et pas un autre qu'elle interroge. Mais pour Ulrich, cela n'a rien de rassurant puisque cela n'est dû qu'au soupçon, puisqu'on soupçonne bien quelqu'un et non une entité statistique. Ainsi l'individu n'est rien de vraiment réel. Impossible pour lui de voir dans ses particularités quelque chose qui fasse de lui non seulement quelqu'un de particulier mais aussi plus simplement un individu

¹⁷ *Id.*, p. 200.

en page paire

bi k

à proprement parler. Et plus encore que l'interrogatoire, les statistiques semblent remettre en cause la particularité de chacun.

En même temps, il y a un autre aspect que les statistiques qui est présent dans ce passage et met en jeu le rapport de l'individu à sa particularité. Comment Ulrich se sort-il de cette situation au commissariat? L'interrogatoire continue, il donne sa rue et le numéro de sa maison, sa profession, mais aussi le nom de son père, qui est un nom à particule puisque ce dernier a été anobli après avoir été nommé à la chambre des seigneurs. La conséquence est la suivante : « [...] le regard [du policier] changea brusquement. Il restait encore méfiant, mais quelque chose aussitôt fit éprouver à Ulrich un sentiment analogue à celui d'un homme longtemps balloté par les vagues de la mer et dont le gros orteil touche enfin le fond¹⁸ ». Voyant cela, Ulrich en profite et prétend qu'il est l'ami du comte Leinsdorf et le secrétaire de la grande Action patriotique ou Action parallèle. En réalité, il ne l'est pas encore mais le prétend, le met en avant comme on peut mettre en avant ses relations dans ce genre de situations. Le résultat, c'est qu'« il nota aussitôt qu'il avait réussi à provoquer ainsi sur sa personne la réflexion sérieuse qu'on lui avait jusqu'alors refusée¹⁹ ».

Nous commenterons ce passage de la manière suivante : Ulrich ne mentionne pas n'importe quels noms, mais des noms de nobles et surtout des noms de personnes connues. Son père, le comte Leinsdorf et sa cousine ne sont pas, comme on dit parfois, de simples particuliers mais des personnes publiques. Cela ne veut pas dire qu'ils ont nécessairement un statut politique ou administratif : ce n'est pas le cas de sa cousine, qui est simplement en charge de l'Action parallèle. Mais ces personnes sont connues dans la société. Ce n'est pas jouer sur les mots que de mentionner cet usage de « particulier » dans « simple particulier » par opposition à « personne publique » : cela dit quelque chose du fait d'être quelqu'un. Un simple particulier est bien quelqu'un mais qui n'est pas identifiable comme l'est une personne publique. Comme le rappelle Littré, en un sens populaire un « particulier » est un quidam, et un quidam est, dans un rapport, une note, une personne dont on ignore ou dont on ne précise pas le nom, et par extension quelqu'un dont on ne précise pas l'identité, peut-être justement parce qu'il n'a rien de particulier.

18 *Id.*, p. 201.

19 *Ibid.*

En clair, cette difficulté pour Ulrich d'être quelqu'un prend les formes suivantes : il n'a pas réussi à devenir quelqu'un de particulier au sens d'un grand homme (un héros ou un génie) ; il est traité comme un simple particulier, c'est-à-dire comme n'importe qui, sans considération particulière, et non pas comme quelqu'un de connu, comme une personne publique ; enfin, plus radicalement, l'importance qu'il accorde aux statistiques affecte profondément le sentiment de sa particularité. Voilà les raisons qui expliquent son souci et son attention à sa particularité sur un mode dramatique.

#L

Le roman et le point de vue statistique

On peut faire deux remarques sur ce que l'on peut tirer de ces passages concernant l'attention réflexive à la particularité.

La première est tirée d'un article de Descombes sur Musil, intitulé « La grandeur de l'homme moyen²⁰ », et porte sur le lien entre le roman et le point de vue statistique. Selon Descombes, le roman classique a été sensible à cette menace de l'impersonnalité. Les héros des romans classiques sont loin d'être tous des héros au sens ordinaire du terme, mais seulement les personnages principaux de l'histoire racontée. Surtout, ils sont concernés parfois par une forme de dépersonnalisation ou d'impersonnalité qui sont liées aux statistiques. Il en donne plusieurs exemples tirés de la littérature française. Nous n'en conservons que deux, particulièrement proches de ce qu'on trouve chez Musil.

G H

Le premier exemple est tiré du roman de Balzac, *Une ténébreuse affaire*. L'héroïne, Laurence de Cinq-Cygne, demande à Napoléon la grâce de ses frères qui avaient comploté contre lui. En réponse, Napoléon lui montre son armée à la veille de la bataille de Iéna et souligne la vanité du désir de justice. Il affirme alors :

Voici trois cent mille hommes, ils sont innocents eux aussi ! Eh bien, demain, trente mille hommes seront morts pour leur pays ! Il y a chez les prussiens, peut-être, un grand mécanicien, un idéologue, un génie qui sera moissonné. De notre côté nous perdrons certainement des grands hommes inconnus²¹.

cap ?

20 Vincent Descombes, « Grandeur de l'homme moyen », dans *Critique*, août-septembre 1994, tome I, n° 567-568, p. 661-677 ; reproduit dans la troisième partie du livre de Sandra Laugier, *Éthique, littérature et vie humaine*, Paris, PUF, 2006, p. 291-308.

21 Honoré de Balzac, *La Comédie humaine*, Paris, Seuil, t. 5, p. 561.

50/567-568,

8 H H

bdc

Descombes commente cet exemple en distinguant à juste titre deux points de vue. D'un point de vue méritocratique, il y a des différences essentielles entre les hommes médiocres et les grands hommes, ici un grand mécanicien, un grand penseur ou encore un génie. Il semble alors important de les sauver ou de leur rendre justice. Mais si l'on fait comme Napoléon et que l'on adopte un point de vue militaire et donc le point de vue des grands nombres, alors ces différences perdent de leur importance : nous perdrons certainement de grands hommes, les prussiens aussi ; peu importe, ce qui compte ici, c'est la masse et donc l'absence de hiérarchie voire l'indistinction des individus.

cap.
#

Telle est peut-être la situation d'Ulrich. En effet, il n'est pas dépourvu de qualités, c'est-à-dire de capacités et de traits originaux, qui lui auraient permis de se distinguer dans d'autres circonstances : il est peut-être un grand homme inconnu sacrifié par les circonstances. Mais de toute façon, à ses yeux de statisticien, en un sens, peu importe :

Lorsque je suis devenu mathématicien, je désirais le succès scientifique et j'engageai toute mon énergie pour y atteindre, bien que je considérasse cela comme un prélude à autre chose. Mes travaux contenaient réellement (imparfaitement bien sûr, comme tous les commencements) des pensées neuves pour l'époque : ou bien elles passèrent inaperçues, ou bien elles se heurtèrent à quelque résistance, tandis que pour tout le reste mon travail était bien accueilli. [...] Non, reprit Ulrich, je ne rattraperai pas mon retard. Car il est surprenant, mais vrai, que rien n'aurait été changé objectivement au cours des choses ni à l'évolution de la science. Je puis avoir eu quelque dix années d'avance sur mon temps, un peu plus lentement, par d'autres voies, d'autres gens ont atteint sans moi le point où je les aurais, au mieux, conduits plus vite. [...] Voilà un aspect de ce que l'on appelle le destin personnel : il se réduit à quelque chose d'impersonnel²².

Ulrich aurait pu être tenu pour un grand scientifique si ses idées n'étaient pas passées inaperçues ou si elles ne s'étaient pas heurtées à des résistances. En même temps, cela a peu d'importance : qu'il y ait une masse de scientifiques augmente les chances d'arriver là où il était arrivé seul.

L'autre exemple que nous gardons de Descombes est tiré de Proust qui, de manière générale, cherche à montrer qu'il y a une différence réelle entre la « vision du dehors » (qui ne voit que le typique, le commun,

22 Robert Musil, *L'Homme sans qualités*, t. II, trad. fr. P. Jaccottet, Paris, Seuil, 1956, §8, p. 69.

(bdc) 2 H
op. cit. H
#

l'objectif) et la « vision du dedans » (qui ne voit que l'exceptionnel et le subjectif). Comme s'en aperçoit le narrateur à la fin du roman, l'histoire de sa vie et notamment son admission chez les Guermantes n'ont rien d'exceptionnel : Swann, Legrandin, Marcel ont eu, d'un point de vue sociologique, la même destinée, même si c'est de façon différente, dans des circonstances et pour des motifs différents. La réaction de Marcel est alors la suivante :

Pour moi qui avais passé ma vie enfermée dans ma vie et la voyant du dedans, celle de Legrandin me semblait n'avoir aucun rapport et avoir suivi des chemins opposés, de même qu'une rivière, dans sa vallée profonde, ne voit pas une rivière divergente, qui pourtant malgré les écarts de son cours, se jette dans le même fleuve²³.

Telle est la vision du dedans, mais Proust continue ainsi la réflexion de Marcel, qui adopte la vision du dehors :

Mais à vol d'oiseau, comme fait le statisticien qui néglige les raisons sentimentales ou les imprudences inévitables qui ont conduit telle personne à la mort, et compte seulement le nombre de personnes qui meurent par an, on voyait que plusieurs personnes parties d'un même milieu, dont la peinture a occupé le début de ce récit, étaient parvenues dans un autre tout différent, et qu'il est probable que, comme il se fait par an à Paris un nombre moyen de mariages, tout autre milieu bourgeois cultivé et riche eût fourni une proportion à peu près égale de gens comme Swann, comme Legrandin, comme moi et Bloch, qu'on retrouvait se jetant dans l'océan du « grand monde²⁴ ».

Du point de vue du dedans, il y a une différence réelle entre la vie de Marcel et la vie des autres. Pourtant la vision du dedans qui est censée expliquer cette différence est problématique pour deux raisons. D'une part, dans l'idée de Proust, on devrait attribuer cette particularité aussi à Swann, Bloch et Legrandin – mais alors peut-on encore parler de vie particulière? Comme le fait remarquer Descombes, la situation est analogue à celle qu'on trouve dans la philosophie de la subjectivité : tout privilège accordé à l'*ego* doit l'être à nous tous – mais alors quel est le privilège? D'autre part et surtout, d'un point de vue statistique et sociologique, la différence entre la vie de Marcel et celle des autres tout simplement disparaît.

23 Marcel Proust, *Le Temps retrouvé* / À la recherche du temps perdu, Paris, Gallimard (Bibliothèque de la Pléiade), 1954, t. IV, p. 969.

24 *Ibid.*

Pour conclure sur cette première remarque, la dépersonnalisation renvoie à deux aspects : le point de vue statistique fait que, tout d'abord, un grand homme peut très bien rester inconnu, et qu'ensuite, l'expérience personnelle peut s'avérer être tout à fait quelconque. Le but n'est pas de montrer que les personnages de roman sont menacés de dépersonnalisation ou que le roman révèle l'impersonnalité de la vie, mais que le roman a été sensible entre autres à cet aspect des choses, de Balzac à Musil en passant par Proust. Contrairement au conte ou au roman romanesque des siècles précédents, le grand homme peut très bien rester inconnu et la vie décrite être tout à fait quelconque : c'est là une manière de rendre compte du réalisme dans le roman.

Le retour à l'humain et aux particularités

La deuxième remarque qu'il est important de faire, c'est que le roman de Musil montre aussi qu'Ulrich s'est fourvoyé en s'interrogeant ainsi sur sa particularité – et c'est là, nous semble-t-il, la principale leçon philosophique de ce roman.

Revenons à ce que nous avons présenté comme étant la conviction initiale d'Ulrich : soit on est quelqu'un de particulier au sens d'un héros, d'un génie, soit on est un homme quelconque, un homme moyen et donc pas vraiment quelqu'un. De la même manière, l'impression qu'il a d'être tiré d'affaire au commissariat en mentionnant des noms connus semble le conforter dans l'idée qu'être un simple particulier, ce n'est pas être vraiment quelqu'un. Mais en quel sens n'est-il pas quelqu'un ? Quel est le type d'identité dont il manque ici ? Il nous semble que ce qui fait problème, c'est son identité narrative, ainsi décrite par Vincent Descombes dans *Le parler de soi* :

Le récit de la vie de quelqu'un ne me dit pas de qui cette vie racontée est la vie, mais il me dit certainement en quoi celui qui a vécu cette vie s'est distingué par ses actions ou ses réactions aux épreuves de l'existence. En ce sens ce récit me dit « qui il a été », sur le fond de possibilités historiques correspondant à « qui il aurait pu être », mais n'a pas été soit parce qu'il s'y est refusé, soit parce qu'il a échoué à l'être. Telle est l'identité narrative : elle consiste à chercher dans la vie de quelqu'un une expression de son individualité historique. On pourrait dire aussi, de son caractère, en entendant par là moins un ensemble d'habitudes qu'une capacité à s'exprimer soi-même dans

sa conduite²⁵.

Cette conception de l'identité narrative permet de décrire au mieux ce qui arrive à Ulrich dans *L'Homme sans qualités*. Ulrich a le sentiment de ne pas être quelqu'un dans la mesure où il ne s'est pas encore distingué par ses actions et réactions aux épreuves de l'existence, où il ne peut dire qui il est, voyant bien davantage ce qu'il a échoué à être : un héros sur le modèle de Napoléon, un grand ingénieur ou un grand scientifique. Or le problème réside dans le fait qu'il ne conçoit sa manière de se distinguer qu'à l'aune de cet idéal du grand homme. Sa situation problématique est l'effet de l'importance qu'il accorde à l'idéal du grand homme : devenir un grand homme semble être à ses yeux le seul moyen de se distinguer en tant qu'individu. Il est comme aveuglé par cet idéal de sorte qu'il ne voit plus comment lui peut se distinguer ni en quoi les autres se distinguent dans leur vie, sans être pour autant grands ou connus.

Or c'est justement cette manière de voir qui change au cours du roman. Comme il l'avoue dans la deuxième partie du roman :

J'ai toujours cru, et presque de nature, que l'esprit, du fait que l'on sentait en soi sa puissance, vous obligeait à le faire valoir dans le monde. J'ai cru que seule une vie supérieure valait la peine d'être vécue, et j'ai souhaité ne rien faire jamais d'indifférent. La conséquence, pour la mentalité générale, qui peut paraître défigurée par l'orgueil, n'en est pas moins inévitablement celle-ci : Seul ce qui est génial est supportable, et les hommes moyens doivent être comprimés pour le produire ou le faire valoir ! Mêlée à mille autres, cette idée fait d'ailleurs partie de la conviction commune. Aussi est-il vraiment vexant pour moi de devoir t'avouer mon ignorance de la nature exacte du génie²⁶.

Le point essentiel réside dans le fait qu'il s'agit là de l'aveu d'une croyance passée. Ulrich ne voit justement plus les choses ainsi : non seulement il ne sait pas ce qu'est le génie, mais surtout il ne voit plus les hommes moyens de la même manière. Les hommes moyens ne forment pas une masse indifférenciée que l'on peut mépriser pour faire valoir le génie. Ulrich reconnaît au contraire que ce sont ces hommes qui font

25 Vincent Descombes, *Le parler de soi*, Paris, Gallimard, 2014, p. 169-170. Vincent Descombes élabore cette définition de l'identité narrative en réponse à celle proposée par Paul Ricœur notamment dans *Soi-même comme un autre* (Paris, Seuil, 1990). On notera que, chez ce dernier, *L'Homme sans qualités* est un des exemples d'identité narrative problématique (voir p. 177 et 196).

26 Robert Musil, *L'Homme sans qualités*, t. II, *op. cit.*, §48, p. 516-517.

l'histoire, et surtout il opère ce que Descombes appelle, à la suite de Bouveresse se référant lui-même Wittgenstein, un retour ou une reconversion à l'humain. Voici la note de Descombes :

Pour Wittgenstein, le philosophe est à l'égard de son propre langage comme un étranger. La solution de son problème consiste « à effectuer de sorte de reconversion à l'humain », c'est-à-dire à réintégrer une communauté de compréhension dont il s'est exclu sans s'en rendre compte en essayant de voir en quelque sorte les choses humaines comme Dieu les voit (Bouveresse, *Herméneutique et linguistique*, Combas, Éditions de l'Eclat, 1991, p. 68)²⁷.

à l
Laisse
(citation)
tel

En n'accordant de valeur qu'au génie (sans arriver à en être un), Ulrich s'est rendu étranger aux hommes et à lui-même; en ne voulant voir et n'accorder d'importance qu'au génie, Ulrich s'est exclu des hommes. Opérer un retour à l'humain, c'est ne pas négliger l'humanité et les particularités de ces hommes qui ne sont ni de grands hommes ni des hommes connus; c'est voir en eux des hommes et des hommes particuliers. Et ce retour à l'humain vaut aussi pour lui : ne pas négliger sa propre humanité et ses particularités, au nom d'un idéal du grand homme.

Ce qui est caractéristique d'Ulrich dans les premiers chapitres du roman, c'est en effet qu'il n'accorde aucune importance à ses particularités de fait. Certes il est autrichien et revient même au pays, cependant il ne l'aime pas particulièrement : il aurait tout aussi bien pu vivre ailleurs. De même, il est universitaire, mais cette situation n'est d'aucune valeur à ses yeux : il se dit qu'il pourrait tout aussi bien adopter une autre profession. Et ainsi de suite. Ce que cela montre, c'est le rôle de l'acceptation des particularités, de ses particularités : nous avons une certaine marge de liberté dans l'acceptation (ou pas) de nos particularités. Ulrich n'accepte pas ses particularités eu égard à son idéal du génie : elles ne sont pas à la hauteur de son idéal et de toute façon il les partage avec les autres. Mais jusqu'où peut-on dans le refus de ses particularités? Poussé à l'extrême, cela empêche l'individu de se tenir lui-même pour quelqu'un en particulier. Il est donc nécessaire d'accepter certaines de ses particularités; sans cela, on ne peut même pas parler d'attention à ses particularités.

aller

, l

27 Vincent Descombes, « Grandeur de l'homme moyen », *op. cit.*, p. 307.

art. cité H